

Ted Lewis à Paris

Émile VUILLERMOZ (*L'Édition musicale vivante*, vol. 1, n° 9, septembre-octobre 1928, p. 23)

France

Émile Vuillermoz (1878-1960) a mené conjointement des études juridiques, littéraires et musicales. Renonçant rapidement à ses ambitions de compositeur, il devient l'un des observateurs les plus attentifs de la vie musicale de son époque, et plus particulièrement de toutes les innovations stylistiques et technologiques susceptibles de faire évoluer la musique. À ses yeux, le jazz constitue bien plus qu'une simple mode, comme certains chroniqueurs de l'époque peuvent l'écrire. Attentif à une musique dont il pressent les bouleversements qu'elle porte en elle, il en propose dans le quotidien du matin *L'Éclair* (fondé en 1888) la première analyse sérieuse en 1919 (article repris dans Vuillermoz 1923). Pionnier de la critique cinématographique, Vuillermoz fut également l'un des initiateurs de la critique de jazz. Ted Lewis, de son vrai nom Theodore Friedman (1892-1971), chanteur, clarinettiste étatsunien, remporte un immense succès dans l'entre-deux-guerres, notamment par le disque. Il est en tout cas placé au firmament des meilleurs musiciens de jazz par la critique parisienne. Il ne semble pas s'être produit en France avant un passage aux Ambassadeurs de Max Sayag en 1928. C'est probablement cette prestation dont Vuillermoz rend compte dans cet article plus qu'élogieux.

Ted Lewis, la vedette de « Columbia » vient de faire à Paris, à l'Apollo et aux Ambassadeurs, une apparition triomphale. Voici en quels termes Excelsior a salué son succès.

Voici un véritable feu d'artifice de musique pure, dont on ne saurait sans ingratitude passer sous silence le merveilleux éclat.

Nous n'avons plus, Dieu merci, à réhabiliter la formule orchestrale du jazz, cette cristallisation si heureuse des timbres les plus riches autour de la voix émouvante et pathétique des saxophones, cette apothéose du rythme, cette griserie du dynamisme instrumental, cet accord délicieux

d'une mélodie toute palpitante de pulsations profondes et des secrets battements de notre sang dans nos artères. Son équilibre parfait, qui crée en nous une euphorie d'ordre organique, s'est imposé sans discussion possible aux plus farouches ennemis de la musique légère.

Ted Lewis, venant en Europe après Paul Whiteman¹, Jack Hylton² et les Waring's Pennsylvanians³, a su éviter toute erreur d'appréciation et toute redite. Il a fait de sa présentation un véritable spectacle. Animateur incomparable, chanteur, diseur, speaker, mime, virtuose de la clarinette et du saxophone, il exécute sans cesse, au front de son orchestre, une sorte de danse sacrée à la gloire du rythme, dont la puissance d'envoûtement et de fascination est irrésistible. Son corps rend lisible pour le spectateur la souple arabesque d'une phrase syncopée. Et il sait recourir, à l'instant favorable, au rythme d'un corps de danseuse pour extérioriser un chant et à la nervosité d'un acrobate adolescent pour souligner un dessin rythmique.

Ses instrumentistes sont tous de haute classe. Il y a là des trompettes bouchées qui filtrent l'âme du cuivre avec une miraculeuse ténuité et distillent des sons d'une délicatesse attendrissante. Et je n'ai jamais entendu de trombone plus magnifiquement fulgurant que celui qui, à son gré, allume un incendie sonore ou articule, avec sa sourdine, des sarcasmes, des supplications ou des éclats de rire.

La variété des effets obtenus par cet orchestre d'« as » est indescriptible. Le dosage des timbres y révèle la maîtrise et le tact d'un artiste né. Il faut savourer la friandise rare que constitue, sous la voix

¹ Paul Whiteman (1890-1967) est un altiste et chef d'orchestre étatsunien formé à la musique classique. Musicien du rang dans le San Francisco Symhponic Orchestra, il forme son propre orchestre de danse en 1918. Les enregistrements qu'il réalise pour la Victor Talking Machine Company (la plus importante firme discographique aux États-Unis) font de son orchestre le principal représentant du jazz dans les années 1920. Sa réputation, aussi importante aux États-Unis qu'en Europe, où sa première tournée a lieu en 1926, fait grand bruit et suscite de nombreux articles. Sa musique, qui privilégie les arrangements sophistiqués à l'improvisation individuelle, a suscité l'admiration de nombreux musiciens de jazz dans les années 1920. Dans son autobiographie, Duke Ellington a écrit : « Paul Whiteman était connu comme "le roi du jazz" et personne n'a encore porté ce titre avec autant de conviction et de dignité » (Ellington 1973, p. 103, traduction de l'éditeur).

² Jack Hylton (1892-1965) est un chef d'orchestre britannique. Il rencontre un immense succès en Europe dans l'entre-deux-guerres. Son orchestre se situe dans le sillage de celui de Paul Whiteman, comme archétype du jazz symphonique, caractérisé par des effectifs importants et une musique policée, laissant très peu de place à l'improvisation.

³ Fredrick Malcolm Waring Sr. (1900-1984) est un musicien étatsunien qui fait de fréquents séjours en France avec son orchestre, les Pennsylvanians.

humaine, à la fois émue et ironique, un doux étirement de violon sourdine, cerné par un piano légèrement métallisé par la guitare, frôlé par une trompette évanescence et vivifié par le battement sourd du pouls de la grosse caisse rendu plus incisif par un imperceptible pizzicato de contrebasse ou un frisson électrique de caisse-claire ! Et quelle sensation de sécurité, de solidité, d'infaillibilité dans cette admirable machine à tréfiler le son, si vivante, si humaine, et offrant en même temps toute la noblesse moderne de ces mécanismes de précision où le cuivre, le nickel et l'acier obéissent docilement à la baguette magique des fées de la science !

Bibliographie

Ellington, Duke (1973), *Music Is My Mistress*, New York, Da Capo Press.

Vuillermoz, Émile (1923), « Rag-time et Jazz-band », dans *Musiques d'aujourd'hui*, Paris, Crès, p. 207-215.